

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 29 (1884)
Heft: 11

Artikel: Chine et Tonkin
Autor: Millot / Courbet, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-336434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXIX^e Année.

N^o 11.

15 Novembre 1884

Chine et Tonkin.

Le semestre qui vient de s'écouler a été marqué par une série de faits de guerre d'une réelle importance, qui constituent une période militaire sur laquelle il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif.

Tout d'abord, pour suivre l'ordre chronologique, enregistrons les événements du mois de mars d'après le rapport officiel que le ministre de la marine a reçu du général Millot sur les opérations qui ont eu pour conséquence la prise de Bac-Ninh et la retraite de l'armée annamite et chinoise :

Les opérations dirigées contre Bac-Ninh ont commencé le 6 mars, et, le 12, à six heures du soir, la place ennemie était en notre pouvoir.

Les avis fournis par le service des renseignements avaient établi d'une façon positive que l'ennemi occupait Bac-Ninh avec le gros de ses forces, avait poussé de forts détachements vers le Song-Cau et le canal des Rapides, et tenait en particulier les directions et les points suivants :

A) Route de Hanoï à Bac-Ninh, sur laquelle des travaux de défense étaient échelonnés depuis Dinh-Ban jusqu'au canal des Rapides ;

B) Route de Bac-Ninh à Phu-Thuan-Thanh, sur laquelle les points de Chi-né et de Phu-Thuan-Thanh étaient occupés (le village de Chi-né était très sérieusement organisé) ;

C) Hauteur de Tron-Cau où se trouvaient plusieurs ouvrages. — L'organisation défensive du Tron-Cau était complétée par les redoutes de Yen-Dinh (sur le Song-Cau) ;

D) Route de Bac-Ninh à Lang-Son, sur laquelle des retranchements existaient depuis Bac-Ninh jusqu'à Ben-Thuong (sur le Thuong-Giang) ;

E) Hauteur de Dason, couronnée par un petit fortin.

En outre, deux barrages sérieux étaient signalés sur le Song-Cau à Lag-Buoi et à Dap-Cau.

Il y avait deux partis à prendre : ou bien aborder de front les défenses accumulées sur la route d'Hanoï à Bac-Ninh, en faisant de ce côté l'effort principal, ou bien tromper l'attente de l'ennemi, chercher à prendre ses positions à revers et menacer sa ligne de retraite, en concentrant tout le corps expéditionnaire entre le canal

des Rapides et le Song-Cau, vers leur confluent, pour faire tomber la place sous l'effort combiné des deux brigades et de la flottille remontant le Song-Cau.

De ces deux solutions, la première devait fatalement entraîner de grands sacrifices d'hommes, la seconde semblait pouvoir être obtenue avec des pertes moindres et amener un résultat plus complet. — Le général en chef n'hésita pas à adopter cette dernière. — Il arrêta en conséquence les dispositions suivantes :

La 1^{re} brigade partira d'Hanoï, passera sur la rive gauche du fleuve Rouge, longera le canal des Rapides, le traversera vers le marché de Chi et opérera sa jonction avec la 2^e brigade. Celle-ci, quittant Hai-dzuong par eau, débarquera au confluent du Song-Cau et du canal des Rapides, s'emparera des hauteurs de Tron-Cau et de Doson, prendra à revers les défenses des Chinois sur le canal des Rapides et favorisera ainsi le passage de la 1^{re} brigade. La jonction du corps expéditionnaire une fois réalisée sur la rive gauche du canal des Rapides, les deux brigades réunies se porteront en avant et enlèveront successivement les deux lignes de défense ennemies s'étendant, la première, du massif important du Trung-Son au barrage de Lag-Buoï ; la seconde, de Bac-Ninh au barrage de Dap-Cau. La flottille combinera son action avec celle de la 2^e brigade, en marchant à hauteur de sa droite.

Voici le détail des opérations :

Journées des 7, 8, 9, 10 et 11 mars 1884.

A) 1^{re} brigade. — Le 7 mars, à cinq heures du soir, commençait le passage de la 1^{re} brigade sur la rive gauche du fleuve Rouge ; l'opération, suspendue pendant la nuit, reprenait le lendemain, dès la pointe du jour (cinq heures), et, malgré les difficultés matérielles considérables, s'exécutait dans le plus grand ordre au moyen de soixante-quatre jonques et trois remorqueurs. Le 8 mars, vers huit heures du matin, la tête de colonne se mettait en marche.

Le 11, à deux heures cinquante minutes de l'après-midi, quatre jours après son départ d'Hanoï, la 1^{re} brigade, suivie d'un immense convoi de deux mille coolies, était tout entière sur la rive gauche du canal des Rapides, qu'elle avait franchi au village de Xam. — Le canal présente en cet endroit une largeur de 90 mètres. — Le passage s'était effectué en moins de six heures, au moyen de deux canonnières, de jonques remorquées et d'un pont de bateaux rapidement assemblé par les détachements du génie et de pontonniers et dont les éléments, préparés d'avance à Hanoï, avaient été amenés au point de passage sous la protection des canonnières l'*Eclair* et la *Carabine*. La traversée du canal ne fut pas inquiétée par l'ennemi, qui s'était retiré sur le Trung-Son, après avoir été chassé de ses positions plus avancées par la 2^e brigade.

Pendant les journées des 8, 9, 10 et 11, la 1^{re} brigade s'était donc

portée d'Hanoï à Xam, en suivant une route parallèle au canal. Elle s'était trouvée aux prises avec les plus grandes difficultés de terrain qui se puissent imaginer. Cheminant sur les digues étroites, souvent coupées, obligés parfois à marcher en pleine rizière, officiers et soldats avaient déployé une énergie, un entrain, dignes des plus grands éloges.

B) *2^e brigade.* — La 2^e brigade était partie d'Haïduong, par eau, le 6, avait pris pied à la montagne des Sept-Pagodes (confluent du Song-Cau et du canal des Rapides), s'était emparée le 8, avec le concours de la flottille, du Tron-Cau, du fort de Naon, des ouvrages de Yen-Dinh et de la hauteur de Doson, après une série de combats vivement menés. Dès le 9 au soir, elle se mettait en communication avec la 1^{re} brigade au moyen d'émissaires et de la télégraphie optique. Elle s'établissait solidement sur les positions conquises, poussait des reconnaissances en avant de son front, et parvenait ainsi à découvrir la ligne fortifiée occupée par l'ennemi entre le Trung-Son et Lag-Buoi.

Journée du 12.

Le 11, à deux heures de l'après-midi, la concentration du corps expéditionnaire était un fait accompli. Le général en chef donna l'ordre suivant pour la journée du 12 :

L'ennemi occupe une première ligne de défense dont la droite est appuyée à la hauteur du Trung-Son et la gauche au Song-Cau, vers le village de Val. Entre ce dernier village et celui de Lag-Buoi, un barrage ferme le fleuve. La 2^e brigade partira de Doson à six heures du matin et se portera sur la ligne ennemie. La flottille, partant de Yen-Dinh, remontera le Song-Cau, détruira le barrage de Lag-Buoi et appuiera l'attaque de la 2^e brigade. La 1^{re} brigade quittera son cantonnement de Xam à six heures et demie du matin; elle se portera d'abord au marché de Chi, en suivant la rive gauche du canal des Rapides. Elle se dirigera ensuite sur le Trung-Son et s'en emparera.

A) *Description de la position ennemie.* — La position de l'ennemi, le 12 au matin, s'appuyait sur les hauteurs fortifiées de Trung-Son et au village retranché de Xuam-Hoa. En ce point la ligne se brisait vers une direction ouest-est, pour couvrir une bouche accentuée du Song-Cau et le barrage de Lag-Buoi. Ce barrage était défendu par une forte batterie bien armée et par un fortin sur la rive droite, par des redoutes étagées sur la rive gauche. Entre le village de Xuam-Hoa et le barrage existaient sept redoutes carrées. C'est sur le Trung-Son que les Chinois avaient établi leurs principales défenses. Les sommets de ce massif étaient couronnés de quatre forts, dont les feux se concentraient sur la route d'Haïduong à Bac-Ninh, qui passe à l'est de ces pentes.

Cette route était également commandée par un cinquième fort,

situé au sommet d'un cône isolé à l'ouest du massif. L'ennemi, surpris par la manœuvre qui allait placer le corps expéditionnaire sur les derrières de son système de défense, avait en outre fortifié à la hâte les villages placés à l'est et au pied du massif. Le fort le plus élevé de Trung-Son se trouve à une altitude de 300 mètres. Ce massif important constituait donc la clé de la position. C'est là que *Lu-Vinh-Phuoc* et le généralissime chinois *Huang-Qué-Lang* s'étaient portés. Le Trung-Son commande la plaine à une grande distance. Sa prise mettait sous notre canon les défenses immédiates de Bac-Ninh. Elle devait à elle seule faire tomber la place.

B) Marche de la 1^{re} brigade. — La 1^{re} brigade, débouchant du marché Chi, s'éleva vers le nord, dans le double but de se rapprocher de la 2^e brigade et de déborder par le nord les défenses de Trung-Son.

A midi cinquante minutes, le général en chef lui donnait l'ordre de prendre ses dispositions de combat. Les bataillons se déployaient immédiatement, tandis que l'artillerie, traversant la rizière, allait prendre position et commençait à canonner les pentes du Trung-Son. Après une préparation qui durait près d'une heure, la première ligne d'infanterie s'ébranlait, soutenue par une deuxième ligne formant réserve.

Les villages aux pieds des pentes, les premiers sommets du Trung-Son sont enlevés avec entrain.

Sans reprendre haleine, notre infanterie poursuit de ses feux l'ennemi qui cherche à gagner les pitons les plus élevés, et se porte bientôt en avant, pour briser la dernière résistance, sur la deuxième ligne de forts.

Un bataillon d'infanterie de marine, un bataillon de tirailleurs algériens, le bataillon de marins fusiliers, les tirailleurs annamites et tonkinois couronnent bientôt les crêtes.

L'ennemi est en fuite sur la route de Bac-Ninh.

Il était quatre heures du soir.

L'ennemi nous avait abandonné ses cadavres, de la poudre en grande quantité, quatre-vingt mille cartouches Remington, plusieurs étendards, une centaine d'uniformes, des approvisionnements de toute nature.

C) Marche de la 2^e brigade. — La 2^e brigade et la flottille avaient pour mission de s'emparer des villages qui s'échelonnaient depuis les dernières pentes de Trung-Son jusqu'au Song-Cau, ainsi que du barrage de Lag-Buoi.

La 2^e brigade, cantonnée dans les villages, autour de ses positions de Doson, avait rompu à six heures trente minutes du matin et pris son ordre de combat en arrière des villages formant rideau, à trois kilomètres en avant de l'ancien fort de Doson, face à Xuam-Hoà. Les reconnaissances ayant permis de se rendre compte de la posi-

tion de l'ennemi, le général commandant la 2^e brigade s'était décidé à faire une fausse attaque sur les retranchements du barrage, et à percer la ligne ennemie à la cathédrale de Keroï. Il devait ainsi enlever Xuam-Hoà et faire tomber tous les ouvrages du barrage en les débordant. A huit heures, le point de direction de marche de la brigade était donné sur la cathédrale de Kéroï, et à neuf heures l'avant-garde ouvrait le feu.

Pendant ces mouvements de la 2^e brigade, la flottille s'était avancée sur le Song-Cau. Elle avait pour instruction : maintenir sa tête en arrière du pavillon de rectification, porté par le corps de débarquement, qui était lui-même en échelon derrière la droite de la 2^e brigade ; ouvrir le feu sur la batterie et les ouvrages du barrage ; ces ouvrages ruinés, diriger son feu sur les ouvrages de la rive gauche, s'avancer ensuite jusqu'au barrage et commencer aussitôt les travaux nécessaires pour obtenir un passage praticable aux canonniers et aux jonques.

A onze heures, nos premières troupes avaient pénétré dans Kéroï et Xuam-Hoà.

L'ennemi inquiet de la marche de la 1^{re} brigade sur Trung-Son, vigoureusement attaqué par la 2^e brigade, se repliait en désordre vers la route de Bac-Ninh qui allait devenir dangereuse pour lui, après la prise de Trung-Son. Il ne donnait même pas le temps à la 1^{re} brigade de gravir les pentes du massif et d'en chasser les défenseurs.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, les trois compagnies de débarquement et la flottille rejetaient hors de leurs positions toute la défense des ouvrages du barrage.

En présence de la débandade de l'ennemi, le général commandant la 2^e brigade, voyant les progrès de la 1^{re} brigade, se décidait à pousser de l'avant. Il lançait immédiatement des troupes sur le fort et le barrage de Dap-Cau. A quatre heures, la route de Lang-Son était interdite à l'ennemi. Le fort de Dap-Cau était à nous. C'était le plus important des quatre ouvrages qui couvraient la ligne de retraite de l'ennemi. Sa prise entraînait l'évacuation successive de tous les autres. L'ennemi, débandé, était en pleine déroute et ses fuyards se dirigeaient par un détour sur les routes de Lang-Son et de Thaï-Nguven.

Quelques coups de canon tirés sur Bac-Ninh suffisaient à briser la dernière résistance et bientôt deux bataillons d'infanterie, sans sacs, se portant en avant, entraînaient sans coup férir dans la place. A cinq heures cinquante du soir, le drapeau français flottait sur la grande tour de la citadelle.

L'ennemi, qui comptait 25 à 30,000 hommes, s'était enfui en laissant en notre pouvoir une place où il avait accumulé depuis plusieurs mois des défenses sérieuses, où il avait envoyé ses meilleures

troupes et ses chefs les plus renommés, devant laquelle enfin il s'était vanté d'arrêter l'élan de nos troupes.

Il nous abandonnait une centaine de canons, une batterie Krupp, quantité de fusils se chargeant par la culasse, des munitions (poudre et cartouches), et enfin de nombreux étendards. Il a appris à ses dépens que l'armée française a conservé ses qualités manœuvrières et que nos soldats sont restés fidèles à la tradition de leurs devanciers.

Pendant ces six journées de fatigues et de combats, aucune défaillance ne s'est manifestée. Officiers, soldats et marins ont montré un entrain, un dévouement, une énergie, une sûreté de manœuvre vraiment remarquables.

Un rapport détaillé sur la poursuite de l'ennemi dans la direction de Lang-Son et de Thaï-Nguyen sera envoyé ultérieurement.

Au quartier-général, à Hanoï, le 21 mars 1884.

Général MILLOT.

Depuis lors les affaires ont pris une tournure moins favorable aux armes françaises. A la suite d'un échec dans la direction de Lang-Son les opérations du général Millot ont dû chômer, et celui-ci a été rappelé. Voici l'ordre du jour qu'il a adressé aux troupes du corps expéditionnaire du Tonkin lorsqu'il a pris congé d'elles pour rentrer en France :

Officiers, sous-officiers, soldats et marins,

Autorisé par le gouvernement à rentrer en France, je vous remercie du concours que vous m'avez prêté, de l'énergie et de l'entrain que vous avez mis à me seconder dans l'accomplissement de ma mission.

Je me plais à reconnaître que vous avez été aussi braves devant l'ennemi que disciplinés dans vos cantonnements, et que l'établissement du protectorat de la France sur le territoire du Tonkin est la consécration de votre attitude virile pendant toute la campagne.

Après vous avoir commandés dans trois affaires capitales qui ont décidé la conquête du Tonkin, après vous avoir dirigé dans quarante-sept combats plus ou moins importants, je vous quitte, malade de chagrin et d'autant plus désolé, que nous sommes restés en face les uns des autres, sans peur et sans reproche, bien qu'on ait eu le triste courage de dénaturer l'affaire de Lang-Son, où vous avez cependant fait preuve d'une ténacité si remarquable, que vous avez rassuré ceux qui aiment l'armée et leur pays.

Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner : Soyez pour mon successeur, le général Brière de l'Isle, ce que vous avez été pour moi, et n'oubliez pas, surtout, que votre présence dans le pays sera d'autant plus facilement acceptée, que vous perdrez moins de vue les ten-

dances et les aspirations françaises des laborieuses populations qui l'habitent.

Au quartier général, à Hanoï, le 1^{er} septembre 1884.

Le général commandant en chef
le corps expéditionnaire du Tonkin. — Signé : MILLOT. »

Le *Journal officiel français* du 24 octobre publie la note suivante :

« Le général Millot a été reçu hier matin par le président du Conseil, ministre des affaires étrangères, par le ministre de la marine et par le ministre de la guerre ; il leur a rendu compte de la mission diplomatique et militaire qu'il a remplie au Tonkin, et que la maladie l'a obligé d'interrompre. Les membres du Gouvernement ont exprimé au général toute leur satisfaction pour les services signalés qu'il vient de rendre comme commandant en chef du corps expéditionnaire. »

Le texte de l'ordre du jour que le général Brière de l'Isle, en prenant le commandement en chef du corps expéditionnaire, a adressé aux troupes de sa 1^{re} brigade, vient à point compléter les renseignements des documents ci-dessus :

Au moment de quitter la 1^{re} brigade, pour prendre le commandement en chef provisoire du corps expéditionnaire, j'ai le devoir de remercier les officiers, sous-officiers et soldats des 1^{er} et 2^e régiments de marche, de toutes les satisfactions de chef qu'ils m'ont fait éprouver par la manifestation constante de leurs excellentes qualités physiques et morales de troupes d'élite.

Bac-Ninh était à peine aux mains du corps expéditionnaire, après des fatigues inouïes que la 1^{re} brigade s'élançait à la poursuite de l'ennemi : la citadelle Yen-Thé, surprise par une marche rapide de 30 kilomètres, étaient brillamment enlevée.

Trois jours plus tard, c'était le tour de la citadelle de Thai-Nguyen. Un mois après Bac-Ninh, nous étions à Hang-Hoâ. Au retour, quand la saison commandait déjà le repos, de nouvelles marches nous étaient commandées pour occuper les garnisons du Daï, pour retourner plusieurs fois à Thai-Nguyen, puis vous participiez à l'expédition de Tuyen-Quan. Un peu plus tard, au fort de la mauvaise saison, un bataillon prenait la route de Lang-Son. Chacun sait comment il a combattu héroïquement un ennemi vingt fois supérieur en nombre ; ce douloureux fait d'armes est aussi glorieux pour lui que le plus éclatant succès. — Hier encore, les garnisons de Nam-Dinh, de Ninh-Binh, et Phu-ly dispersaient sur la rive gauche du Daï de nombreuses bandes de rebelles, dans des conditions qui leur méritaient les vives félicitations du général commandant en chef.

Officiers, sous-officiers et soldats de la 1^{re} brigade,

Vous aviez déjà au Tonkin deux noms glorieux à inscrire sur vos drapeaux : Phu-Sa et Sontay. — Je vous ai rappelé ce que vous avez fait depuis lors, afin que, après avoir considéré le passé avec orgueil, vous regardiez l'avenir de l'œil des hommes forts, des soldats éprouvés, qui n'ont qu'une crainte : c'est de ne pas voir leurs nombreux ennemis à assez courte distance.

Le chef qui sera à votre tête, si je ne reviens pas prendre le commandement direct, sera aussi fier que je le suis d'avoir à commander à des hommes tels que vous.

Hai-Phong, le 6 septembre 1884.

Pendant ce temps la marine avait été chargée d'agir activement de son côté, et elle remplit vaillamment sa mission, comme on peut en juger par le rapport ci-après que le ministre de la marine et des colonies a reçu de M. le vice-amiral Courbet, commandant en chef l'escadre de l'Extrême-Orient, sur les « opérations dans la rivière Min du 23 au 30 août 1884 ».

Matsou, le 11 septembre 1884.

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous rendre compte des opérations exécutées dans la rivière Min par une partie des forces navales placées sous mon commandement.

Le 22 août, vers 5 heures du soir, arriva par télégramme l'autorisation d'ouvrir le feu.

Se trouvaient au mouillage de Pagoda : *Volta*, portant mon pavillon ; *Duguay-Trouin*, *Villars*, *d'Estaing*, *Lynx*, *Vipère*, *Aspic*, plus les torpilleurs 45 et 46.

Les Chinois y avaient rassemblé 11 bâtiments de guerre, savoir :

Le croiseur *Yang-ou* ; 5 transports-avisos, *Tchen-Hang*, *Yong Pao*, *Fou-Po*, *Fey-Yûne*, *Tsi-Ngan* ; 1 aviso de flottille, *I. Sing* ; 1 canonnière-aviso, *Tchen-oueï* ; 3 canonnières, *Fou-Sing*, *Fou-Sheng*, *Kien-Sheng*, ces deux dernières du type alphabétique.

Plus, 12 grandes jonques de guerre.

Ils avaient, en outre, armé 7 canots-torpilles à vapeur, 3 ou 4 à l'aviron et disposé un certain nombre de brûlots.

Le *Château-Renaud* et la *Saône*, détachée au mouillage de Quantao, en amont de la passe Kimpai, avaient pour mission de s'opposer à ce que les Chinois obstruassent cette passe, soit en coulant une trentaine de jonques chargées de pierres, réunies aux environs, soit en mouillant des torpilles.

Il y avait, d'ailleurs, sur la rade de Pagoda, mais en aval :

3 bâtiments de guerre anglais, *Vigilant*, portant le pavillon du vice-amiral Dowel, *Champion* et *Saphir*.

La corvette américaine *Entreprise*.

Quelques bâtiments de commerce à vapeur et à voiles.

Le vice-consul de France à Foutchéou, que j'avais prié de se rendre en temps opportun à bord du *Volta*, apprit immédiatement les décisions du gouvernement et remonta à Foutchéou pour amener son pavillon et pour prévenir le vice-roi et les consuls que je comptais ouvrir le feu dans la journée du lendemain. De mon côté, j'informai l'amiral anglais le soir même, le commandant de la corvette américaine le lendemain de grand matin, et j'invitai le vice-consul anglais de Pagoda à avertir les bâtiments marchands. La plupart de ceux-ci étaient, d'ailleurs, ainsi que les bâtiments de guerre, déjà mouillés hors des limites où, suivant toutes probabilités, l'action devait se passer.

Le 23 au matin, M. de Bazaure revint, m'informa que son pavillon était amené, que les consuls recevraient à huit heures du matin l'avis de mes intentions, que le vice-roi le recevrait à dix heures. Ces avis étaient pure formalité, car personne n'ignorait, dès le 22, que le 23 j'ouvrais le feu. En règle vis-à-vis de tout le monde, il ne me restait plus qu'à choisir le moment le plus favorable pour détruire d'abord les bâtiments de guerre, les jonques de guerre et les canots torpilles dont ceux-là s'étaient flanqués. En vue de ce premier objectif, le commencement du jusant était tout indiqué par les positions respectives des forces navales sur une rade étroite où l'espace et la violence des courants rendaient les évolutions très difficiles. Le jusant commençait, du reste, quelques heures après le moment où vice-roi et consuls seraient officiellement avisés. Je fixai donc deux heures de l'après-midi.

Dès le matin, les bâtiments des deux nations étaient sous les feux prêts à filer les chaînes et à marcher. Pendant toute la durée du flot, de neuf heures et demie à une heure et demie, les Chinois firent ostensiblement leurs préparatifs d'appareillage et de combat; plusieurs même de leurs canots-torpilles vinrent faire autour du *Volta* des feintes d'attaque, se retirant dès qu'ils apercevaient un canon ou un hotchkiss braqué sur eux. Vers une heure quarante-cinq je signalai de lever l'ancre et de se tenir prêt à attaquer conformément au plan. Voici en quoi il consistait :

Dès le début, les torpilleurs 45 et 46 s'élanceraient respectivement sur le *Fou-Po* et le *Yang-Ou* soutenus par l'artillerie et la mousqueterie bâbord du *Volta*; ce croiseur ouvrirait aussi le feu par tribord sur les jonques de guerre dont il était le principal point de mire. En même temps, les trois canonnières *Aspic*, *Vipère*, *Lynx*, laissant sur tribord le *Volta*, les torpilleurs le *Fou-Po* et le *Yang-ou*, se porteraient rapidement à la hauteur de l'arsenal et livreraient combat aux trois canonnières et aux trois transports avisos qui s'y trouvaient. Quatre canots à vapeur armés en guerre, sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau de Lapeyrère, devaient protéger le *Volta*, la *Vipère*, le *Lynx* et l'*Aspic* contre les canots-torpilles chinois.

Duguay-Trouin, *Villars*, *d'Estaing* devaient réduire les 3 bâtiments mouillés auprès d'eux avec leur artillerie d'un bord, battre les jonques de guerre en enfilade avec l'autre bord, plus une batterie de 3 Krupp voisine de la pagode et les trois batteries, de Krupp également, qui dominaient l'arsenal. Leurs canots à vapeur armés en guerre pareraient aux attaques des canots-torpilles ennemis. Aussitôt après que les 3 bâtiments seraient hors de combat, le *d'Estaing* devait se placer à l'ouvert de l'arroyo de la Douane afin d'y couler un certain nombre de jonques que l'on disait armées pour l'abordage.

Ce plan fut exécuté avec un ensemble parfait. Tous les bâtiments ouvrirent le feu pendant que les torpilleurs attaquaient ; les Chinois répondirent immédiatement. Il faisait presque calme ; pendant quelques minutes, un nuage de fumée enveloppa les combattants, une grêle de projectiles siffla autour d'eux. A la première éclaircie, nous aperçûmes le *Yangou* qui se jetait à la côte après avoir été crevé par le torpilleur 46, capitaine Douzans, plusieurs jonques de guerre en partie coulées ; le *Fou-Po* atteint par le torpilleur 45, capitaine Latour, mais d'une façon moins désastreuse, continuait de résister ; les bâtiments en amont paraissaient avoir déjà de graves avaries.

Le *Fey-Yune*, le *Tsi-Ngan* et le *Tchen-Oueï*, désemparés et incendiés par les obus du *Duguay-Trouin*, du *Villars* et du *d'Estaing*, étaient emportés par le courant, s'échouaient, puis coulaient à quelques milles en aval. Ce fut un peu plus tard le sort des deux canonnières du type alphabétique. Après le premier choc, le feu se ralentit sensiblement ; nos coups, très bien dirigés, achevaient la destruction de toute la flottille chinoise.

Le *Yong-Pao* et le *I. Sing*, grâce à leur faible tirant d'eau, gagnèrent le haut de la rivière où nos canonnières ne purent les poursuivre ; mais leurs avaries étaient déjà telles que tous deux durent s'échouer d'abord, puis ont coulé. Il ne reste donc plus que des débris de la flottille chinoise.

Les efforts de nos canonnières se concentrèrent ensuite sur le matériel flottant qui se trouvait devant l'arsenal et sur l'arsenal lui-même, pendant que les autres bâtiments éteignaient le feu des batteries de l'arsenal et de la pagode de l'île Losing.

La *Triomphante*, arrivée un peu avant deux heures et mouillée en aval de la pagode, ouvrit le feu sur les objectifs qui étaient à portée de ses canons, et notamment sur ces batteries. C'est de la première que partit un obus dont les éclats tuèrent deux hommes du *Volta* et blessèrent mon aide de camp M. Ravel ainsi que trois matelots.

Les canots-torpilles chinois qui paraient les jours précédents et qui le matin même essayaient de nous menacer, disparurent un peu

avant l'action, cherchant un refuge, les uns dans le haut de la rivière, les autres dans l'arroyo de la Douane. M. de Lapeyrère essaya vainement d'atteindre les premiers, puis il dirigea les efforts de ses canots contre le *Fou-Po*, qui aurait peut-être réussi à s'échapper dans le haut de la rivière, le prit à l'abordage et alla l'échouer en aval du mouillage, où il finit par couler.

Vers la fin de la journée, nos canots en guerre allèrent relancer les canots-torpilles réfugiés dans l'arroyo de la Douane et les mirent hors de service ; en même temps ils commencèrent la destruction des jonques et sampans qui paraissaient y avoir été préparés comme brûlots.

En prévision des surprises que les Chinois ménageaient la nuit suivante avec ceux de ces mêmes brûlots qui restaient encore à leur disposition, je fis prendre le soir aux bâtiments un mouillage d'où ils devaient les apercevoir à distance et pourraient s'en préserver en appareillant momentanément. Ces précautions étaient commandées, d'ailleurs, par la certitude de voir remonter au flot et redescendre au jusant les épaves en feu des bâtiments coulés. On devait aussi s'attendre à ce que quelque canot-torpille se remontrât ; c'est ce qui arriva. La nuit du 23 au 24 fut un qui-vive continuel. La plupart des bâtiments durent appareiller trois ou quatre fois. Cependant le coup d'essai des Chinois n'avait pas été heureux. Vers 9 heures du soir, à la fin du jusant, le *Tchen-Hong*, mis en feu par nos obus, était poussé vers notre mouillage par deux grandes jonques que montaient une trentaine de matelots ; quelques coups de canons du *Estaing*, mouillé en vedette, coulèrent les jonques et leurs équipages, mais le transport continua à dériver au courant et menaça successivement plusieurs bâtiments.

Le 24, mon premier soin fut de continuer la destruction des jonques ou épaves en ignition, des brûlots préparés soit dans l'arroyo de la Douane, soit en amont de l'arsenal. Deux séries de canots en guerre, commandées, l'une par M. Peyronnet, l'autre par M. de Lapeyrère, en furent chargées.

J'appareillai avec le *Volta* et les trois canonnières pour appuyer le mouvement de la seconde et en même temps pour poursuivre le bombardement de l'arsenal. Pendant l'après-midi, nos obus de 28 kilogrammes démolirent tout ce qui n'était pas au-dessus de leur forces ; le tir dirigé sur les ateliers et magasins ou sur un croiseur en achèvement, y a produit de grands dégâts, mais point autant que je l'aurais désiré. Avec du 14 centimètres, on ne pouvait obtenir davantage.

La fonderie, l'ajustage, l'atelier de dessin, ont des avaries considérables, la coque du croiseur est criblée de trous, etc., mais pour détruire l'arsenal, il n'eût pas suffi d'y l'ancer un grand nombre d'obus du même calibre, il eût fallu du 24 centimètres, tout au moins du 19

centimètres, c'est à dire amener à portée la *Triomphante* ou le *Duguay-Trouin*. Les pilotes m'ont déclaré catégoriquement que cela était impossible, même pendant une seule heure avant, et une seule heure après la pleine mer, Des sondes, faites par M. Reynaud, dans ce but spécial ont confirmé l'opinion des pilotes.

Je me bornai à faire enlever, le 25 au matin, par les compagnies du *Duguay-Trouin* et de la *Triomphante* la batterie de trois Krupp de la pagode ; ses défenseurs l'avaient abandonnée quand nos hommes y arrivèrent ; mais nous vîmes bientôt descendre des hauteurs grand nombre de soldats ; le feu de nos embarcations en guerre et quelques obus de 24 centimètres les maintinrent au-delà de la langue de sable qui relie à mi-marée l'île Losing au continent. A dix heures du matin, embarcations et compagnies rentraient à bord, rapportant les trois canons.

Il ne restait plus rien à faire à Pagoda, rien du moins que nos moyens nous permissent de tenter. Je quittai le *Volta* et mis mon pavillon sur le *Duguay-Trouin*. Tous les pavillons appareillèrent après le diner des équipages pour entreprendre la destruction des forts de la Rivière.

A 1 heure 30, mouillage en amont de l'île Couding ; le fil du télégraphe qui relie tous les forts entre eux et à l'arsenal est coupé tout d'abord ; il s'agit ensuite de démolir une batterie casematée armée d'un Armstrong de 21 cent. 5, qui enfile la passe Mingan. Les canons du *Duguay-Trouin* et de la *Triomphante* sont seuls capables de produire quelque effet ; en moins d'une heure, la batterie, prise à revers, est gravement endommagée ; les canons de l'île Couding, qui auraient pu nous battre, se taisent ; quelques obus de 14 centimètres, bien pointés, nous convainquent qu'elle est abandonnée.

Les compagnies de débarquement du *Villars* et du *d'Estaing* sont mises à terre sous les ordres du commandant Sango, afin de soutenir une escouade de torpilleurs chargés de briser le canon Armstrong avec du fulmi-coton. De forts remous de courant et l'insuffisance de nos canots à vapeur, augmentent de beaucoup les difficultés du transport de ce personnel. Les Chinois ne songent pas à nous inquiéter. Tout le monde est rentré à bord à la nuit tombante.

Le lendemain 26, attaque des autres batteries de la passe Mingan. *Duguay-Trouin* et *Triomphante*, principalement chargés des cinq batteries casematées, envoyèrent, chemin faisant, quelques bordées très efficaces sur les autres. La batterie Mingan fait un semblant de résistance, les obus du *Villars* et du *d'Estaing* achèvent de la désemperer, après quoi une escouade de torpilleurs, soutenue par une compagnie de débarquement, sous les ordres de M. le commandant Le Pontois, va briser les pièces.

L'opération était à peine terminée qu'une fusillade nourrie part des hauteurs voisines où s'élève la maison du Tao-Tai-Fan chargé

de la défense de la rivière. Nos embarcations ripostent aussitôt ; le *Villars* et le *d'Estaing* les appuient avec quelques obus de 14 centimètres et quelques coups de hotschkiss ; cela suffit pour dissiper les tirailleurs ennemis.

En même temps, le *Volta* et les trois canonnières, mouillés près des forts de l'île Couding, soutiennent une autre escouade de torpilleurs et une autre compagnie de débarquement placées sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau Fontaine, pour brûler les logements et briser les canons de ce fort. Elles ne sont pas plus inquiétées que celles de la veille.

De leur côté, le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante* démolissent toutes les autres batteries, notamment une des batteries casematées de la rive droite, blindée au moyen de 15 feuilles de tôle de 2 centimètres d'épaisseur solidement boulonnées ensemble. Les défenseurs de ces batteries les ont abandonnées et se sont réfugiés dans les montagnes environnantes d'où nos fusils ou nos hotschkiss délogent ceux qui se montrent. Avant la fin du jour, nos torpilleurs ont brisé les 6 pièces des casemates de la rive gauche et deux de celles de la rive droite. La matinée du lendemain est consacrée à briser le reste. Il faut plusieurs heures, mais nous ne saurions appareiller avant le flot, c'est-à-dire avant une heure du soir.

Vers deux heures et demie, tous les bâtiments ont rallié le *Châteaurenard* et la *Saône* en amont de la passe Kimpaï. Ceux-ci ont fait bonne garde. La surveillance, assez facile le jour, ne laissait pas de présenter la nuit de très sérieuses difficultés. Il a fallu d'abord faire évacuer le camp de Quantao, ensuite multiplier les rondes d'embarcations, employer la lumière électrique presque constamment, etc., mais on a réussi. Les jonques de pierres sont alignées sur la rive droite, le radeau disposé pour compléter la fermeture de la passe est échoué sur la rive gauche.

Le commandant Boulineau a tout préparé pour détruire les jonques ; soutenues par la *Vipère* et *Aspic*, ses embarcations se mettent à l'œuvre ; une vive fusillade part du camp retranché de Kimpaï, mais ne les force point à suspendre l'opération ; à six heures du soir, toutes les jonques sont coulées ou incendiées. C'est là que M. le lieutenant de vaisseau Bouët-Villaumez a été tué et, auprès de lui, M. l'enseigne de vaisseau Charlier et quelques hommes de la *Vipère* blessés.

En même temps, les croiseurs canonrent les camps en vue, et le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante* s'avancent en aval du banc du milieu pour reconnaître les ouvrages de la passe et commencer l'attaque. A leur approche deux batteries de 14 centimètres, récemment établies pour enfler la rivière, ouvrirent le feu. En moins d'une demi heure, ces batteries ne donnaient plus signe de vie, cependant elles n'étaient point démontées ; force fut de remettre cela au lende-

main, car il fallait remonter en amont du banc du milieu pour trouver un mouillage de nuit convenable. N'eût été la sécurité des navires, j'aurais dû m'y résoudre pour celle des équipages ; à l'ouvert de la passe, nous étions très près de la rive gauche, dominés par ses collines boisées où, sans courir le moindre risque, des tirailleurs nous auraient causé des pertes très sérieuses. Nous reconnûmes, le lendemain, que ce n'était pas un excès de précaution.

Le 28, dès quatre du matin, le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante* appareillent ; au petit jour ils ouvrent le feu sur les deux batteries déjà attaquées la veille. Celles-ci répondent d'abord avec une certaine vigueur, mais cela ne dure pas. C'est par la fusillade que les Chinois veulent surtout nous combattre. Il faut dire que la disposition naturelle du terrain et les travaux qu'ils y ont exécutés les favorisent à merveille dans cet étroit entonnoir. Sur la rive droite, des murs en terre crénelés et des maisons à mi-côte leur servent d'abri ; sur la rive gauche, ce sont les broussailles, puis une digue épaisse et enfin le village du Fort-Blanc. Nos canons de 14 centimètres et nos hotchkiss les délogent petit à petit ; nous les voyons fuir vers le camp de Kimpai établi sur l'autre versant de la montagne, beaucoup tombent en chemin.

Les obus des croiseurs restés en arrière inquiètent les autres jusque dans le camp même ; un obus heureux produit l'explosion du magasin à cartouches, cela complète le désarroi. Sur la rive gauche, le village leur offre d'abord un refuge d'où l'incendie les chasse bientôt.

Pendant ce temps-là, les gros calibres font de larges brèches dans la batterie casematée, blindée avec des plaques de 15 centimètres, ainsi que dans la batterie casematée du Fort-Blanc, démontent tous les canons en barbette voisins, et notamment un canon Krupp de 21 centimètres qui bat toute la passe du côté du large. J'essaye de compléter cette œuvre de destruction en brisant les pièces au fulmicoton.

On réussit pour une demi-douzaine de pièces de la rive droite, mais des hauteurs Kimpai recommence un feu de tirailleurs auquel nous ripostons du bord sans parvenir à l'éteindre complètement. De plus, les points de débarquement sur la rive gauche sont garnis de torpilles électriques dont nous distinguons les fils ; la *Triomphante* en fait éclater trois à coups de hotchkiss. Nos compagnies de débarquement auraient certainement éprouvé, de ce côté, des pertes très considérables. Le résultat à obtenir ne compensant pas les sacrifices probables, je me résigne à aller plus loin. Il nous reste à démonter sur la rive gauche les deux batteries n° 5 et n° 6, plus les canons du fort n° 1.

La batterie n° 5 paraît abandonnée ; après quelques coups de canon, j'envoie briser ses pièces. L'opération est troublée par plusieurs

boulets tirés à tout hasard de la batterie n° 6 et qui ne sauraient porter ; mais au même instant, une troupe nombreuse descend du fort n° 2 et nous fait éprouver quelques pertes. Le commandant Sango, chef de l'expédition, est blessé, 2 officiers et 8 hommes ne peuvent rallier et trouvent un abri derrière la muraille d'un vapeur échoué à proximité. Nos obus déblaient promptement la place. J'envoie l'*Aspic* et le *Lynx* mouiller dans l'est et à petite distance de la batterie n° 5, de façon à enfler le vallon qui conduit au fort n° 2. Sous cette protection, une embarcation armée en guerre dégage sans coup férir et ramène à bord les retardataires de l'expédition. En même temps, on achève l'opération interrompue la veille, les 3 canons sont brisés.

La batterie n° 6 et celle du fort n° 1 étaient encore intactes ; mais je ne m'en préoccupais nullement, certain de les démonter sans difficulté. Nous nous trouvions le 28 au soir devant un obstacle autrement sérieux, s'il fallait en croire nos renseignements puisés aux meilleures sources. Depuis longtemps, une file de radeaux avait été disposée entre l'île de la passe et l'île Salamis, de façon toutefois à laisser un passage suffisamment large du côté de celle-ci. Les pilotes affirmaient que ces radeaux soutenaient des torpilles électriques. Nous les retrouvâmes dans la même position qu'il y a un mois ; le passage libre semblait toujours exister.

Cependant, on y apercevait un certain nombre de bouées tout récemment posées ; un vapeur allemand, qui apportait des troupes le 25, avait été averti de ne point s'y engager sans un pilote expédié du fort Kimpai ; enfin divers avis me faisaient craindre qu'il y eût là des torpilles. Il était essentiel de dissiper toute incertitude avant de franchir cette ligne, quelque temps que nous dussions y employer. Du point où se trouvaient le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante*, j'étais, d'ailleurs, en communication avec le télégraphe du Pic-Aigu, car les canonnières pouvaient suivre à haute mer le chenal au sud de l'île Salamis ; c'est par là que j'envoyai l'*Aspic* porter de nos nouvelles, et, sur la demande de l'amiral anglais, protéger le bateau du câble contre les attaques des pirates.

Dans la nuit du 28 au 29, nos embarcations draguèrent la passe qui nous inspirait des doutes et constatèrent l'état des radeaux. Cette double opération fut très habilement conduite par MM. Champion et Merlin, officiers torpilleurs du *Duguay-Trouin* et de la *Triomphante*.

Les radeaux supportaient simplement des chaînes disposées pour former un barrage étendu, que nous n'aurions eu aucune peine à briser ; les bouées nouvelles avaient toute l'apparence de corps morts de pêche, les dragages exécutés autour ne relevèrent rien qui pût faire soupçonner la présence de torpilles.

Le 29, dès le commencement du flot, le *Duguay-Trouin* alla

mouiller dans l'est des radeaux, en bonne position pour canonner la batterie n° 6, le fort n° 2 et le fort n° 1 ; en même temps, les autres bâtiments de l'escadre sortirent de la rivière et la plupart gagnèrent, dans la même marée, le mouillage de Matsou. Lorsque tous eurent franchi la passe Kimpai, la *Triomphante* appareilla à son tour, et vint se placer à petite distance du *Duguay-Trouin*. Deux heures plus tard, il n'y avait plus une seule pièce ennemie capable de servir ; les Chinois, plus soucieux sans doute de la sécurité de leurs troupes, avaient à peine essayé de riposter.

Sur ces entrefaites arriva le *La Galissonnière* qui, retenu à Kélung par un coup de vent violent, n'avait pu rallier son pavillon à temps. Le 25, aussitôt qu'il put avoir un pilote, l'amiral Lespès vint prendre le mouillage de Woga d'où il espérait battre les ouvrages de la passe Kimpai ; mais réduit, grâce à l'étroitesse du chenal et à la violence du courant, à n'employer que le canon de tourelle tribord pendant que plusieurs des batteries de la passe le menaçaient, il jugea nécessaire, après quelques coups de canon, de prendre une position moins défavorable.

Le *La Galissonnière* changeait de mouillage, quand un obus de 21 centimètres, lancé par le canon barbette du Fort-Blanc, l'atteignit à tribord devant, fit un trou dans la muraille en tôle, tua un homme et en blessa plusieurs autres.

Le 30, *Duguay-Trouin*, *La Galissonnière* et *Triomphante* mouillaient à Matsou vers la fin de l'après-midi. L'*Aspic* seul restait à Pic-Aigu pour garder le câble jusqu'à ce qu'une canonnière anglaise, appelée de Hong-Kong dans ce but, fût venue le remplacer.

Nous avons éprouvé des pertes cruelles : 10 tués, dont 1 officier, 48 blessés, dont 6 officiers.

Quant aux Chinois, impossible de songer à une évaluation un peu précise. Le chiffre fantastique inspiré par la terreur des premiers jours a fait place au chiffre très admissible de 2 à 3,000 tués ou blessés.

Les bâtiments de l'escadre sont en train de pourvoir avec leurs moyens à diverses réparations, ainsi qu'aux visites des machines, en même temps qu'ils complètent leur combustible.

La *Nive* les a approvisionnés de vivres jusqu'au 15 novembre.

Tel est, monsieur le ministre, le résumé sommaire des faits accomplis pendant cette rude semaine. Je suis heureux de vous dire que jamais états-majors et équipages ne seront mieux à la hauteur d'une semblable situation. Durant le mois précédent, j'avais eu la satisfaction de constater avec quelle énergie les uns et les autres supportaient les fatigues d'un qui-vive permanent en branle-bas de combat, les feux allumés ; la perspective d'une action prochaine était dans l'air, chacun l'attendait avec une secrète impatience, mais aussi avec une pleine confiance dans le succès.

La brillante journée du 23 a justifié toutes nos prévisions. Bien que les opérations des jours suivants fussent d'un genre moins entraînant, l'ardeur générale ne s'est calmée que le jour où le dernier canon chinois a été démonté.

Je suis vraiment fier de commander à des officiers, à des équipages que l'amour de la Patrie anime à un si haut degré. La France peut tout attendre de leur bravoure et de leur dévouement.

Je suis avec un profond respect, monsieur le ministre, votre très obéissant serviteur.

Signé : A. COURBET.

Au Tonkin le mois d'octobre s'est ouvert par de nouveaux faits d'armes. Le *Progrès militaire*, de Paris, du 18 octobre les résume comme suit :

Tandis que la flotte continuait dans l'île Formose l'exercice des représailles ayant pour but d'amener la Chine à composition, les hostilités se sont rouvertes au Tonkin avec une vivacité nouvelle. C'était chose facile à prévoir pour plusieurs raisons. D'abord la saison chaude touchait à sa fin, et les mouvements des troupes allaient devenir moins pénibles. Puis les Chinois devaient avoir achevé de masser des troupes sur la frontière tonkinoise, en face du Delta. Et la nouvelle évidemment à eux connue de l'affaiblissement du corps expéditionnaire par l'envoi de deux mille hommes à l'amiral Courbet, devait leur faire penser que le moment favorable était arrivé pour agir.

Donc, dans les premiers jours de ce mois, leurs colonnes partirent de Bac-Lé, dont on sait aujourd'hui qu'ils avaient fait leur centre principal de rassemblement, et s'avancèrent vers le Sud et le Sud-Est, en suivant simultanément les deux chemins entre lesquels se bifurque, à partir de Bac-Lé, la route qui vient de Lang-Son. La colonne de gauche atteignit le Loch-Nan le 3 octobre, et se heurta ce jour-là même aux quelques canonnières qui, stationnées sur ce cours d'eau, surveillaient la frontière de ce côté. Il y eut entre nos bâtiments et les Chinois un engagement de peu d'importance, et qui ne pouvait avoir d'issue décisive, une lutte entre des navires et des troupes à terre n'étant guère susceptible d'aboutir.

C'est à tort, du reste, qu'on a qualifié cette rencontre de « surprise. » Nos canonnières étaient sur le Loch-Nan en éclaireurs. La rencontre de l'ennemi ne pouvait les surprendre, puisqu'elles étaient là pour l'attendre. Seulement elles ne pouvaient deviner à l'avance le jour où le contact se produirait. Leur rôle était précisément de prévenir les autres.

C'est ce qu'elles firent, et immédiatement le lieutenant-colonel Donnier, à la tête d'une colonne formée de la légion étrangère, du bataillon du 111^e et de quelques autres troupes, se porta à la rencontre des forces chinoises. Le 6, il les attaquait vigoureusement et les battait à ce qui s'est appelé l'affaire du Loch-Nan, d'après le nom du cours d'eau et d'un village nommé de même, non loin duquel eut lieu la rencontre.

La colonne chinoise, battue par le colonel Donnier, se replia dans la direction de Bac-Lé en reprenant la route par où elle était venue. Le général de Négrier essaya de la devancer sur ce point afin de lui couper la retraite. Dans ce but il partit en toute hâte de Phu-Long-Gian, notre poste avancé sur la route de Bac-Ninh à Bac-Lé et s'avança sur cette ville par la route directe, celle qui forme la branche ouest de la bifurcation et que suivait précisément la seconde colonne chinoise. D'où une rencontre avec cette dernière près de Lang-Kep à peu près à mi-chemin de Bac-Lé. La lutte fut plus chaude encore qu'à Loch-Nan. Les forces engagées de part et d'autre étaient plus importantes. C'était là en effet la route directe de Bac-Ninh et il est probable que le corps chinois envoyé dans cette direction était le plus gros des deux.

On sait quel fut le résultat. Le général de Négrier qui, de son côté, disposait de forces supérieures à celles du colonel Donnier, battit complètement les Chinois et parvint même à les couper de leur ligne de retraite sur Bac-Lé. Il les contraignit de se rejeter à l'ouest, en abandonnant chevaux, mulets et matériel et dans un état de désorganisation complète. Il est douteux que ce corps, dont les débris se sont retirés vers Yen-Thé et Taï-Nguyen où nous tenons garnison, puisse se rallier de sitôt et reprendre la campagne.

Le général de Négrier avait donc remporté un très beau succès dans cette journée du 8 octobre, et infligé à l'ennemi un véritable désastre. Toutefois il n'avait pas atteint précisément le but qu'il avait en vue, de devancer à Bac-Lé le corps chinois qui battait en retraite devant le colonel Donnier. Ce corps put donc regagner Bac-Lé, ou plutôt le camp retranché de Chu, installé un peu en avant de cette place, au pied des hauteurs qui s'élèvent au point même de bifurcation des deux routes et séparent les deux vallées du Song-Thuang et du Loch-Nan, distantes, en cet endroit, de quelques kilomètres à peine.

Les Chinois avaient très solidement fortifié ce point, déjà très

fort par sa situation naturelle. Aussi le colonel Donnier dut-il l'enlever de vive force dans la journée du 10 octobre, après un combat très vif. Le lendemain 11, il était obligé de défendre à son tour cette même position que les Chinois essayaient de reprendre. Battus définitivement, écrasés par le feu de l'artillerie qui leur a, paraît-il, surtout dans cette seconde journée, fait éprouver des pertes énormes, les troupes du camp de Chu se sont enfuies jusqu'à Truong-Khanh, c'est-à-dire à 20 kilomètres au-delà de Bac-Lé, sur la route de Lang Son, dont elles ne sont plus qu'à 45 kilomètres.

On ne sait encore si le général Brière de l'Isle, qui a pris le commandement direct des opérations les poursuivra plus loin et poussera jusqu'à Lang-Son. C'est là surtout une question d'effectif.

Et le commandant en chef ne peut oublier que si, par les coups vigoureux qui viennent d'être frappés, l'invasion chinoise venant du nord, des provinces de Kouang-Si et Kouang-Toung, est absolument arrêtée, une autre invasion est encore à craindre, celle qui viendrait de la province de Yunnan et, pénétrant au Tonkin par Lao-Kaï, y entrerait en suivant la vallée du Fleuve-Rouge.

Déjà, il y a quelque temps, et en prévision de cette invasion même, le général Brière a fait renforcer d'un bataillon la garnison de Hong-Hoâ, qui, par une attaque venant de ce côté, serait la plus directement menacée. Mais il lui faudra de plus, si elle se produit, former des colonnes mobiles pour marcher au-devant d'elle et la refouler avec la même vigueur que celle venue des deux Kouang. Aussi l'on commence à se demander si les effectifs dont il dispose suffiront à cette multiple besogne, et si de nouveaux renforts ne seront pas nécessaires. Les Chinois en présence desquels nous nous trouvons sont bien armés, bien conduits, et font preuve d'une réelle valeur militaire. Ce sont évidemment les meilleures troupes du Céleste Empire, qui, fort heureusement, ne doit en avoir qu'un nombre assez restreint de la même qualité. Néanmoins, leur effectif doit être encore fort supérieur au nôtre ; et, malgré les pertes énormes qu'elles ont subies, leur supériorité numérique ne laisse pas d'être assez inquiétante, d'autant que nous avons éprouvé nous-mêmes des pertes assez sensibles, dont la dépêche du 13 octobre n'a peut-être pas indiqué toute l'étendue.

Maintenant, comment renforcer nos troupes sans inconvénient sérieux pour notre armée continentale ? On a beaucoup exagéré

les conséquences que pourrait avoir, en cas de mobilisation, la présence, au Tonkin, de quelques quatrièmes bataillons ou de quelques détachements bien choisis de l'armée d'Afrique. Il n'en est pas moins vrai qu'on doit éviter, autant que possible, d'augmenter le nombre des unités employées au Tonkin. Aussi, le meilleur moyen de renforcer nos troupes, si c'est nécessaire, sera-t-il de compléter à l'effectif de guerre, les bataillons et compagnies qui se trouvent là-bas. Partis à 600 hommes, portés plus tard à 800, ces bataillons ne sont plus guère aujourd'hui qu'à 700 hommes. En les complétant à 1,000 hommes, nous ajouterions, rien que pour les neuf bataillons de l'armée de terre, 2,700 hommes aux effectifs dont on dispose là-bas. Et cette addition, obtenue par un simple appel de volontaires puisés sur toute l'armée, pourrait se faire sans inconvénient aucun. Ce serait à peine un homme à prendre par compagnie d'infanterie.

Les compagnies du corps expéditionnaire seraient ainsi mises à l'effectif de guerre réglementaire de 250 hommes, et il conviendrait de leur donner quatre officiers, en y ajoutant le 3^e lieutenant qu'elles devraient avoir en campagne. Inutile de dire qu'on trouverait facilement les officiers nécessaires en demandant des volontaires dans l'armée. Peut-être même ne serait-il pas sans avantage de faire appel aux officiers de réserve, en mettant à contribution la bonne volonté de ceux qui voudraient offrir leurs services pour la campagne du Tonkin, et parmi lesquels on choisirait soigneusement les plus capables et les plus solides. Il y aurait là une intéressante épreuve de nos cadres auxiliaires, qui serait comme une consécration de notre organisation militaire nouvelle.

Le départ pour le Tonkin a été ordonné aux 3^e et 4^e bataillons de la légion étrangère et au 2^e bataillon du 1^{er} tirailleurs. Ces trois bataillons s'embarqueront à Alger, du 18 au 20 novembre. En même temps partiront sur deux transports de commerce 1100 hommes destinés à porter à l'effectif de 1000 hommes les bataillons d'Afrique qui font partie depuis un an du corps expéditionnaire.

Faisant droit à une demande de renforts qui lui avait été adressée par l'amiral Courbet, le ministre de la Marine a demandé l'envoi à Formose du 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Ce bataillon, à l'effectif de 1100 hommes, sera rendu à Philippeville, prêt à embarquer le 20 novembre.

L'armée d'Afrique va ainsi envoyer dans l'extrême Orient un peu plus de 5000 hommes.

Les bataillons du 23^e, du 111^e et du 143^e de ligne, formant le

3^e régiment de marche, resteront provisoirement à l'effectif de 1000 hommes.

Société des Officiers de la Confédération suisse.

SECTION VAUDOISE

II

De la préparation des manœuvres en temps de paix.

Jusqu'où doit aller cette préparation dans notre pays, étant donnée la différence des circonstances en temps de paix et en temps de guerre ?

(Travail de la sous-section de Morges.)

Le but de nos manœuvres en temps de paix est d'exercer le chef et les troupes, de manière à les rendre les uns et les autres capables de coopérer efficacement à la défense de la patrie.

Or les circonstances de la guerre étant différentes de celles du temps de paix, il en résulte que pour atteindre leur but, ces manœuvres doivent être soumises à diverses conventions et nécessiter une certaine préparation.

Quelle doit être cette préparation ?

C'est ce que nous sommes appelés à examiner.

Admettant que nous ayons à agir sur notre propre terrain, les différences entre les circonstances du pied de guerre et celles des manœuvres de paix nous paraissent se résumer dans les points suivants :

- 1^o Les subsistances et logements ;
- 2^o Le service médical ;
- 3^o Les effectifs en hommes, voitures et chevaux ;
- 4^o Le combat.

Il serait possible de rapprocher le *service de l'administration* dans nos manœuvres de celui qu'elle aurait à fournir en temps de guerre en renonçant, pour une période donnée, à tous préparatifs.

Il serait possible, également, d'exercer notre *service médical* d'une manière assez semblable à la réalité.

Quant aux *effectifs* en temps de paix, leur réduction repose uniquement sur une question de budget qu'il serait utile de voir résolue dans le sens le plus large : il importe, en effet, que les chefs d'unité se familiarisent avec leur troupe à l'effectif normal et non plus seulement à l'effectif si réduit de nos cours de répétition.